

# L'orientation professionnelle agricole

Autor(en): **Coquoz, E.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **58 (1929)**

Heft 1

PDF erstellt am: **12.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1041047>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'orientation professionnelle agricole

On se plaint assez souvent de ce que les maîtres ne se préoccupent pas des relations entre les aptitudes de leurs élèves et les professions auxquelles ils les préparent. Ainsi, a-t-on voué, dans nos écoles de la campagne, une attention suffisante à ce problème de l'orientation professionnelle agricole ? A cette heure où la crise agricole sévit dans toute son acuité, bien des jeunes gens seront tentés d'émigrer en ville, et d'y chercher une occupation plus rémunératrice. Les pouvoirs publics se soucient, à juste titre, des divers moyens à prendre pour atténuer la crise, en venant en aide notamment aux petits agriculteurs. Mais les éducateurs de la jeunesse n'ont-ils pas aussi un rôle à jouer ? N'ont-ils pas à faire aimer le village et la terre nourricière ?

C'est, en effet, à l'école que nous sommes directement conduit et notre première pensée est d'y suivre la vocation naissante du petit paysan. Cette vocation mérite beaucoup d'égards, de minutieuses précautions, toute une culture fine et délicate.

Dans un remarquable article publié dans l'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse*, de 1921, M. Firmin Barbey, le très distingué inspecteur de nos écoles secondaires, s'est attaché à marquer le véritable effort éducateur qui fait aimer la vie paysanne. Laissant de côté toute psychologie générale ou superficielle, M. Barbey nous montre le petit écolier de nos villages dans le milieu qui pèse sur lui et le travaille de mille manières. Il nous le fait voir aux prises avec l'enseignement qu'il reçoit, ce qui est une affaire capitale.

Le petit paysan qui, à l'âge de sept ans, entre à l'école pour la première fois est déjà un « apprenti de la terre ». Rien de plus intéressant et de plus instructif que l'étude de cet enfant. Bien que dans l'activité naissante de cette âme, tout soit encore confus, rudimentaire, une analyse attentive y peut déjà faire des distinctions. Le choix du métier et l'apprentissage ont été imposés par la naissance, la force même des choses. Ici, l'enfant a d'abord tout reçu et subi : il commence par être passif. Mais, il réagira bientôt dans l'intime de son être : il sortira de sa passivité pour devenir actif. C'est la vocation qui naîtra ainsi toute spontanée, échappant quelquefois aux circonstances extérieures et se révélant d'origine plus secrète et plus profonde.

Quelle différence entre ces deux garçons, que nous rencontrons chaque jour conduisant leur troupeau à la prairie voisine ! Les parents voient déjà en eux de solides travailleurs. Essayons de pénétrer dans leur conscience en les interrogeant. Le premier ne sait guère que le nom et le nombre des pièces de bétail que possède son père, mais le second est intarissable sur les mérites et les aptitudes de

chacune d'elles. Ses yeux s'animent et sa voix a des intonations ardentes. Nous avons bien vite compris que le premier n'a pas encore la vocation, qu'il ne l'aura peut-être jamais, tandis qu'elle est née chez le second, décidée et vigoureuse, sous la forme qu'elle a toujours chez l'enfant, qui est l'admiration.

C'est, en effet, une admiration qui se cache à la racine de toute vocation. Pour cultiver celle du petit paysan, l'école ne doit jamais perdre de vue cette notion psychologique.

Tout d'abord, le jeune enfant n'admire pas le métier, mais celui qui l'exerce. Le mérite de celui que le garçonnet admire importe beaucoup. Le père qui travaille sans goût et sans succès, n'attire par l'admiration de son fils ; mais celui qui cultive sa terre avec enthousiasme, avec amour, met dans le cœur du sien un sentiment de tendresse où l'admiration domine.

Peu à peu cette admiration personnelle se transforme. L'idée du métier devient bientôt familière à l'enfant qui grandit : c'est alors l'admiration du métier. Et il n'est personne qui ne dise que le meilleur moyen de la servir est de développer l'enseignement agricole. Mais cette unanimité ne repose-t-elle pas sur une confusion ? La confusion est précisément celle du choix du métier et de la vocation, dont nous avons entrevu les différences fondamentales. Il est assez fréquent que l'on choisisse le métier dont on a la vocation, mais le contraire n'est pas rare. Il arrive quelquefois que les jeunes paysans qui ont reçu le meilleur des enseignements agricoles soient les plus disposés à quitter la terre. L'enseignement agricole n'a de réelle valeur que s'il rend l'élève plus décidé à rester paysan.

L'enfant témoigne vite du dédain à ceux qui savent moins que lui. Si son maître se contente de lui enseigner des notions agricoles, il rentre chaque soir armé de quelques mots nouveaux sur les cultures, les engrais, la ration des animaux, etc., avec lesquels il humilie tout le monde dans la maison. Le mépris est au fond de son cœur où il fait son œuvre de destruction. Le père ne garde plus, aux yeux de son fils, le prestige d'une compétence dans le métier. Et voilà que la terre n'a plus rien pour se défendre dans l'âme de l'enfant ! Faut-il donc supprimer l'enseignement agricole ? Il faut, au contraire, le développer, lui consacrer beaucoup de temps, lui donner une place éminente dans les cours supérieurs ou complémentaires. L'école doit redoubler d'efforts pour protéger, exciter, exalter même les admirations reçues de l'hérédité et du milieu. Prévenons le jeune écolier de n'apporter de son savoir aucun orgueil. Si le père connaît moins la science, il est savant d'une autre manière : il a l'expérience du métier. De cette façon, l'admiration qu'a l'enfant pour son père ne sera pas anéantie.

Aucune précaution n'est inutile autour de ces admirations juvéniles à cause de leur fragilité. Sur le cerveau de l'enfant, les impressions sont si faciles, si vives. Les sentiments les plus opposés

s'y succèdent si nous n'y prenons pas garde. C'est un jeu de substituer une admiration à une autre dans des âmes où la nouveauté d'un sentiment est le secret même de sa force. C'est là qu'est le danger et il est très grand. Si l'enseignement agricole ne renforce pas le sentiment admiratif du petit garçon pour son père et pour le métier, il n'a pas de valeur réelle ; il a même compromis la vocation du petit paysan s'il a ruiné maladroitement les sentiments qui en sont le principe.

L'enseignement de l'agriculture ne mériterait pas d'être donné dans nos écoles, s'il n'en devait sortir un bien. C'est dire que l'école doit travailler à former de vrais paysans qui aiment la terre et qui ont pour elle un cœur plein de tendresse. Ce sont ces paysans-là que l'école doit s'appliquer à conserver au moyen d'une véritable éducation. Elle n'y parviendra que si le maître apporte à son enseignement des qualités très personnelles. On ne peut faire aimer la terre qu'à la condition de l'aimer profondément soi-même. Il ne s'agit pas seulement d'une série de leçons agricoles, où il suffit d'être clair, méthodique, ingénieux et patient, mais d'une véritable culture morale, où chaque parole et chaque geste doivent être appuyés par une conviction profonde.

Nous irons même jusqu'à dire que le maître d'école, au village, ne peut être éducateur dans le sens de la terre que s'il la voit, la connaît et l'aime avec des yeux et un cœur de paysan. On peut être paysan dans l'âme avec une bonne culture générale, du goût littéraire et une véritable élégance intellectuelle. Celle-ci d'ailleurs ne se mesure pas au savoir livresque.

Les instituteurs profondément attachés à la terre étaient nombreux autrefois. Ils le sont peut-être moins aujourd'hui, ce qui est extrêmement regrettable. Comment les recruter, les former ou les ramener à la terre ? C'est une question grave, difficile, complexe et délicate, mais non pas insoluble. Nos autorités se sont préoccupées de ce problème. Pour préparer des maîtres à l'enseignement agricole, la Direction de l'Instruction publique a institué des cours normaux pour instituteurs. Les maîtres qui suivent ces cours sont mis en possession d'un brevet spécial après deux trimestres d'études. Les amis de l'agriculture fondent de grands espoirs sur cette innovation qui sera, nous n'en doutons pas, l'un des moyens les plus efficaces pour faire aimer la vie des champs et par le maître et par l'élève.

Voulons-nous dire un mot, en terminant, des programmes actuels qui ne font pas encore une place suffisante à l'étude des notions agricoles. Nos programmes sont déjà surchargés et c'est une gageure presque utopique de vouloir y faire entrer de nouvelles matières. Cet argument ne nous paraît pas sans riposte et nous répondrons que les programmes doivent évoluer. Sans doute, il ne s'agit point d'entasser encore, d'ajouter à toutes les données anciennes toutes

les données nouvelles et d'aboutir ainsi à un amoncellement monstrueux. Ce n'est pas de la continuelle complication des programmes que viendra le salut. Au reste, l'esprit de l'enseignement importe beaucoup plus que les programmes.

A notre avis, l'école primaire rurale remplira en grande partie son rôle, au point de vue agricole, en se bornant à emprunter les éléments de son enseignement général à son milieu propre, — comme l'a si bien dit M. Barbey dans l'article cité, — c'est-à-dire aux champs, à la campagne, aux travaux agricoles. Nous exprimerons peut-être mieux notre pensée en disant qu'il suffit que l'atmosphère de nos écoles rurales soit rendue agricole ; qu'il y règne une tendance qui développe chez les enfants le sentiment de la noblesse du travail agricole, des charmes de la vie des champs, de la productivité de l'agriculture rationnelle, soutenue par les institutions agricoles de notre pays. Formons donc dans nos écoles de la campagne des jeunes gens instruits, bien éduqués, fiers et amoureux de leur condition : c'est ainsi, ce nous semble, que doit être entendu ce que l'on a appelé l'enseignement agricole à l'école primaire.

E. Coquoz.

---

## La coéducation des sexes à la lumière de la science positive

---

La coéducation des sexes, à l'école ou dans les pensionnats, est souvent prônée comme le dernier mot de la pédagogie moderne. Elle est, par contre, tenue en suspicion dans les contrées catholiques. Les autorités ecclésiastiques, sans la condamner absolument, quand les précautions nécessaires sont prises, ont, en maintes circonstances, déclaré qu'elles ne la tolèrent que moyennant de graves réserves quelque peu au delà de la dixième année <sup>1</sup>.

L'éminent psychologue qu'est le P. de la Vaissière a consacré à ce sujet délicat un opuscule, où il étudie le système de la coéducation à la lumière de la science que certains éducateurs reconnaissent comme seule valable et admissible : la psychologie positive <sup>2</sup>.

Il nous a paru qu'un résumé des arguments et des conclusions d'un spécialiste en psychologie expérimentale pouvait intéresser les lecteurs du *Bulletin pédagogique*.

Alléguant des raisons d'économie et de simplicité, certains pédagogues modernes, principalement du Nouveau Monde, prônent comme

<sup>1</sup> Le 10 octobre 1928 encore, S. S. Pie XI signalait les dangers de la coéducation dans une lettre à Mgr Gross, évêque de Leitmeritz.

<sup>2</sup> *La coéducation des sexes et la science positive*, par J. DE LA VAISSIÈRE, professeur de psychologie expérimentale, Beauchesne, Paris, 1928 ; 4 francs (argent français).